

Aussi ne fut-il nullement étonné de recevoir le lendemain matin, à la première heure, une députation qui le conviait à se rendre à la mine, à y descendre pour y rencontrer une sorte de surprise que tous ces braves gens s'étaient entendus pour lui ménager.

A l'insistance respectueuse, mais têtue, de la députation, M. de Malthen comprit combien il serait impolitique de récuser l'invitation.

Ce refus pourrait être pris pour du dédain et lui faire perdre la meilleure partie de sa générosité.

Enfin, il n'était peut-être pas fâché, après tout, de revoir ces mines qu'il n'avait pas visitées depuis son enfance, alors qu'il accompagnait le comte Kylian dans les inspections que faisait celui-ci en ses souterrains et superbes domaines.

Il consentit donc à suivre les ambassadeurs et se rendit à Yalka en voiture.

Il y arrivait sur le coup de huit heures du matin.

La place du village, les fenêtres des maisons, tout était enguirlandé et pavoisé.

Un arc de triomphe avait été dressé avec de touchantes inscriptions :

« A notre bienfaiteur ! A notre maître bien-aimé ! »

— Tout cela pour soixante pfennings, se disait le sceptique que rien ne pouvait émouvoir.

Tout était calcul dans cette âme aussi dure que sèche.

Les quatre cent mille marks qu'il allait faire dégorger à Hermann Pluck compenseraient largement l'élévation de salaire durant l'espace de deux années.

— D'ici là, se disait le comte, on aura bien découvert un appareil, un perfectionnement simplifiant de beaucoup l'extraction et supprimant une partie de la main-d'œuvre... Je ne risque donc pas grand-chose.

Les mines de Yalka, du duché de Posen, similaires de celles de Wielickza et de Bocheria, en Pologne, sont les seules où se trouvent des gisements de sel absolument secs et où se creusent des galeries comme dans les gisements houillers et métallurgiques.

On y descend par des puits qui atteignent parfois une profondeur de deux cents mètres.

Une fois là, on se trouve en une véritable ville, percée de rues de variables largeurs, sous des voûtes souvent plus élevées que celles de nos cathédrales.

Ces rues, en tous sens, se croisent et vont aboutir à des places, former des carrefours.

Là vit tout un peuple de mineurs qui ont bâti des cabanes, creusé des chapelles et se sont ingénies de façon à se procurer toutes les commodités de la vie, avec une demeure où ne pénétrèrent jamais les rayons du soleil.

Plusieurs y passent leur existence, ne revenant à la surface de la terre qu'aux jours fériés. Un grand nombre y sont nés.

Ils y élèvent et y gardent des chevaux, d'autres animaux nécessaires à leurs travaux, à leur subsistance.

Surprenant et féérique, le spectacle de la lumière frappant les parois cristallines de ces rues et de ces voûtes !

La flamme des lampes, au lieu de prendre cette teinte rougeâtre qu'elle garde dans les autres mines, a un éblouissant effet et projette dans toutes les directions des embrasements fantastiques et des scintillements irisés.

Les ouvriers qui travaillent en ces galeries d'abord étroites taillent au ciseau des blocs de différentes grosseurs.

Ces blocs, à peine séparés de la muraille, sont ensuite transportés au dehors de la mine.

Le commerce s'en empare immédiatement, les égruge, les pulvérise, et, sans autre main-d'œuvre, les livre à la consommation.

Ceci décrit, nous revenons au comte de Malthen.

Les mineurs, pour reconnaître sa princière générosité, lui proposaient la suppression de l'emploi d'Herman Pluck.

Un syndicat surveillerait et administrerait la mine au mieux des intérêts du propriétaire, du maître. Et il pouvait être certain qu'il ne serait en aucun point lésé.

Il acceptait, sachant qu'on lui disait vrai, et comprenant tout l'avantage que lui présentait une combinaison pareille.

Et maintenant, après avoir trempé ses lèvres dans un vidercome de bière rempli en son honneur, il en avait assez de cette petite fête et ne demandait qu'à retourner au plus tôt à la lumière du soleil.

On le comprendra, afin de fêter la venue de Son Excellence au fond des puits, tout le personnel de la mine était descendu, personne ne demeurait au dehors pour garder et surveiller les orifices.

Le comte et plusieurs mineurs remontaient par le même ascenseur, une cage glissant entre des coulisses et mue au moyen d'une chaîne sans fin.

Et voilà que tout à coup un craquement se faisait entendre ! ..

La cage, brusquement arrêtée en son mouvement ascensionnel,

retombait d'une hauteur de soixante à quatre-vingt mètres avec une rapidité vertigineuse ! ..

C'était un fracas horrible, un effondrement épouvantable ! ..

Les deux contremaitres et les ouvriers étaient broyés du coup.

Le comte qui, grâce à son incroyable présence d'esprit, avait tenté de sauter en l'air pour amortir le choc, retombait sur ces cadavres en bouillie et demeurait là, au fond de la cage sans connaissance ! ..

On accourait ! ..

Et le corps de Frédéric de Malthen était remonté par un autre puits.

On le conduisait à Lekno, et des médecins, aussitôt, étaient mandés auprès de lui en toute hâte. ..

On le rappelait à la vie.

Était-ce bien la vie, cet état dans lequel il repronait le sentiment de la souffrance ? ..

Était-ce l'existence à laquelle revenait ce corps inerte et comme distendu, dont tous les nerfs étirés semblaient à tout jamais condamnés à l'atonie et à l'impuissance ? ..

La langue elle-même était paralysée, les yeux n'avaient plus de regards ! Le cœur seul battait toujours, encore était-ce par soubresauts et par heurts, qui faisaient craindre à tout instant un dernier et suprême arrêt.

Alors commençait, pour le malheureux, une longue suite d'atroces tortures.

Tous les maîtres, toutes les célébrités étaient appelés auprès de son lit de douleur.

Et les traitements demeuraient impuissants, la science se bornait à prolonger cette précaire existence, qui semblait ne plus tenir qu'à un souffle.

Puis enfin, au bout de douze mois qui s'étaient traînés, éternels, la nature, en partie, reprenait le dessus, devenait maîtresse souveraine, chassant au loin la mort, et le comte Frédéric de Malthen se trouvait sur pied.

Mais combien changé ! ..

Ce n'était plus le même être ! .. C'était un tout autre lui-même.

Les centres nerveux distendus n'avaient pu retrouver leur élasticité première et leur force.

Frédéric de Malthen avait perdu le goût, l'odorat, et toutes les facultés maîtresses.

Rien de ses plaisirs, de ses joies d'autrefois ne pouvaient plus être siens.

Des forces relatives lui revenaient, c'est-à-dire qu'il se remettait à marcher, à manger, à dormir. ..

Mais tout, pour lui, devenait insipide et fade, et pour employer le mot typique de l'Écriture, il n'était plus lui-même qu'un sépulcre blanchi !

La rage qui s'empara de lui, lorsque l'un des grands maîtres, auquel deux illustres collègues s'étaient réunis, et après un très long et très minutieux examen, lui eurent signifié qu'il fallait se résigner à ce rôle négatif et passif, qu'il devait à jamais renoncer à toutes les sensations agréables qui, en somme, constituent la seule raison de supporter la vie, ne saurait se décrire ! ..

Lorsqu'il se trouva seul, en face de lui-même, qu'il n'y eut plus auprès de lui de témoin de sa misère et de sa douleur, il se roula, criant, hurlant, en une épouvantable crise de nerfs. ..

Contre les murs il cherchait à se briser la tête, voulant la mort, et de toutes ses forces l'appelant à son secours. ..

— Je voudrais que le peuple romain n'eût qu'une tête ! disait l'odieux Néron, pour pouvoir la trancher d'un seul coup."

Lui ! C'était le monde entier qu'il englobait en une inapaisable haine, le monde entier qu'il eût voulu voir s'effondrer en une incommensurable et titanique catastrophe !

— Vous devez renoncer à tout, lui avait dit le docteur D. . . l'illustre maître dont il a été parlé plus haut. . . Vos forces reviendront comme devant ; je suis même convaincu que vous vivrez très longtemps sans infirmités et sans souffrances ; mais le goût, l'odorat, toutes vos facultés sont à jamais atrophiées. Je ne m'explique même pas comment la vue et la parole ne vous ont pas été également ravies !

La résignation ne pouvait pénétrer dans le cœur de Frédéric ; il tenta de lutter, de recommencer à mener la vie joyeuse des anciens jours.

Bien vite il dut se convaincre que les médecins ne l'avaient nullement trompé ! ..

L'arrêt rendu était définitif et sans appel ! ..

En deux années, un radical changement s'opérait également dans sa personne. Ses cheveux tombaient et dégarnissaient son crâne, sa barbe également.

Il engraissait, épaississait et ses traits jadis anguleux, empâtés maintenant, lui donnaient comme le faux air de l'un des derniers tyrans de l'ancienne Rome. ..

Alors, il s'était, à corps perdu, jeté en quelque sorte dans la